

### 2.3.2. À la chute de l'empire du Mali

Si cette puissance militaire était réelle, elle était aussi sans doute liée à la force du pouvoir central des *Mansa* et de leurs représentants dans les provinces. De ce fait, l'effritement de l'autorité centrale, qui a abouti au 17<sup>ème</sup> siècle à la chute de l'empire, s'est manifesté dans les provinces par une autonomisation des chefs de province et des armées que ceux-ci pouvaient désormais rassembler à leur gré. On a alors assisté au morcellement et au démembrement de l'espace géopolitique qui était contrôlé par les *Mansa* du Mali.

Face à la dislocation de l'empire, l'environnement ouvert de la savane, sans véritable lieu de retranchement, et l'usage du cheval comme outil de mobilité et arme de conquête ont fortement contribué au regroupement des populations en royaumes et en confédérations de royaumes (Barry 1988 : 59 ; Thornton 1999 : 21-22). Dans les faits, le regroupement se traduit par une conglomération de l'habitat. Ce rassemblement n'est pas synonyme d'autarcie, puisque le commerce, activité sur laquelle nous reviendrons plus loin, continue à se pratiquer à différentes échelles. Mais ce regroupement est aussi l'expression d'une nouvelle stratégie défensive, car désormais un groupe isolé doit pouvoir assurer sa défense tout seul. Pour Thierno Bah, c'est dans ce contexte que les *tata* ont acquis une importance grandissante, protégeant des petites cités agraires (Bah 1985 : 49). Ce rassemblement était aussi nécessaire, car le morcellement de l'empire du Mali, en distendant les liens entre les provinces, ouvrait ainsi la voie à des luttes internes. Pour s'assurer donc une supériorité militaire dans ce nouveau contexte, il était nécessaire d'être bien équipé. La supériorité de la cavalerie sur les fantassins ne faisant plus de doute ; les nouveaux maîtres des provinces ont continué à échanger les captifs contre les chevaux à travers la voie transsaharienne. Mais à la différence de l'époque de l'empire du Mali, ces captifs n'étaient plus prélevés en territoires étrangers mais étaient probablement issus des conflits internes que se livraient les royaumes nés des cendres de l'empire du Mali. Bien évidemment, nous n'affirmons pas que ce soit seulement à la chute de l'empire du Mali que l'usage du cheval s'est développé dans la région car les chevaux étaient déjà utilisés à l'époque du Ghana (Cuoq 1975 : 100-102). Cet usage a augmenté au 14<sup>ème</sup> siècle grâce à l'introduction de nouvelles races, plus grandes, et de nouvelles techniques équestres, notamment la selle (Law 1976 : 115-121 ; Law 1980 : 89-118). Même si diverses contraintes, comme l'entretien et la nutrition, incitent à modérer le rôle des chevaux dans l'art de faire la guerre, des trouvailles archéologiques sur des sites comme Tongo Maaré Diabal (MacDonald 1998) et Oursi Hou-beero (Hallier et Petit 2001) suggèrent déjà quand même leur utilisation dans les raids esclavagistes dès le 10<sup>ème</sup> siècle. Si durant des siècles la guerre continue de se faire à pied entre fantassins, il est indéniable que le cheval joue surtout un grand rôle dans la poursuite et la capture des fuyards à la fin des combats (Law 1976 : 121 ; Law 1980 : 119-158 ; Elbl 1991).

### 2.3.3. À l'ère du commerce atlantique

Le développement du commerce à l'ère atlantique a entraîné des répercussions économiques, sociales et surtout politiques jusque dans les zones intérieures de la Sénégambie. Ces répercussions sont très imbriquées les unes aux autres, de sorte qu'il est parfois difficile de savoir laquelle a servi de catalyseur pour l'ensemble. Cependant, nous ne négligeons pas l'impact du commerce transsaharien, mais étant de basse intensité et se déroulant sur un temps plus long, son impact ne fut pas aussi visible que celui qui s'est développé sur les côtes atlantiques.

Sur le plan politique, le commerce transatlantique a permis aux nouvelles royautes de s'enrichir, en même temps qu'elles affirmaient leur autonomie. Grâce à cette richesse, les élites de ces royautes ont constitué une classe de guerriers dévoués (majoritairement des captifs) à leur service personnel, les *jaami buur* (Djigo 2015 : 57), aussi couramment appelés « *Sebbe (sing. Ceddo)* » (Kamara 1975 : 789 ; Barry 1988 : 137, fig. 2.4). Selon Becker, ces groupes guerriers bénéficiaient aussi des marchandises européennes, ce qui a pu les encourager à commettre des exactions sur le paysannat pour prendre des captifs et razzier les biens (Becker 1977 : 217-218). Ils ont activement participé à la militarisation des formations étatiques en Sénégambie. Parmi les produits d'importation les plus prisés venant de l'Atlantique, figurent les « fusils de traite », armes qui étaient utilisées dans l'acquisition ou dans l'échange des captifs, générant ainsi un cycle



Figure 2.4. Un guerrier wolof (*ceddo*) du Waalo en costume de guerre (Raffenel 1846).

esclaves-fusils-guerres prédatrices (Warnier 1989 :23). Toutefois, il est important de souligner qu'au cours du 17<sup>ème</sup> siècle, les *sebbe* furent massivement armés par les traitants européens afin de combattre les marabouts dont le djihad était préjudiciable à la traite négrière. En effet, alors que la demande en main d'œuvre était très forte en Amérique, les « djihadistes » s'opposaient à toute vente de captifs musulmans (Kane 2004 : 13), réduisant ainsi significativement l'offre disponible. Au lendemain de la guerre de marabouts, les *Sebbe* avaient acquis une importance telle que Gaffarel était surpris de voir le souverain (*Damel*) du Cayor être : « *opprimé par une aristocratie remuante, les tiédos, ennemis de tout travail autre que la guerre* » (Gaffarel 1890 : 115).

Mais les armes n'étaient pas le seul moteur générant la nécessité de la traite pour ces *sebbe* ; l'alcool d'importation semble avoir joué un rôle prépondérant aussi. C'est ce qui a conduit Ibrahim Thioub à définir le cycle alcool-armes /esclaves comme un autre « carburant » de la traite. La prépondérance de la consommation de l'alcool est visible à travers deux faits : d'abord la révolution *Tubenan* ou *Poub Naan* (ceux qui renoncent à boire) ou guerre des marabouts de 1673- 1677. Le principal leader de cette révolution, Nasir El-Din, prêchait aux populations qu'elles n'étaient pas esclaves de leur roi et qu'elles ne devaient plus subir les exactions. Pour vaincre cette révolution, qui menaçait la prospérité de la traite des captifs, la Compagnie du Sénégal arma les *sebbe* et ceux-ci vainquirent les marabouts (Discours Ibrahim Thioub à Sciences Po, 13 Décembre 2017). L'autre fait est la caricature des *sebbe* posant avec une bouteille d'alcool (Boilat 1853). Bien que réalisée dans le contexte particulier de la propagande coloniale, où il fallait dénigrer les *sebbe* en les présentant comme des alcooliques qui continuaient à entretenir la traite négrière afin de bénéficier de l'alcool d'importation, la caricature montre aussi qu'à une époque les *sebbe* étaient quand même des consommateurs d'alcool. Il faut garder à l'esprit que même si tous les *sebbe* étaient des esclaves, tous n'étaient pas musulmans. Bien évidemment, cette caricature permettait aussi de justifier la colonisation par la lutte contre la traite négrière.

Sur le plan économique, les captifs raziés pouvaient jouer un double rôle dans l'économie en Sénégal. Selon Boubacar Barry, ils pouvaient être troqués comme monnaies d'échange contre le sel, les armes, les chevaux et autres produits de luxe (Barry 1988 : 15). Dans un second temps, ces esclaves pouvaient être employés dans la production agricole et artisanale. La contribution de David Eltis, dans l'ouvrage de Robin Law *et al.*, aide aussi à se rappeler que, pour le commerce transatlantique puisse fonctionner et être profitable, il était indispensable de charger aussi des vivres pour la traversée et c'est principalement sur les côtes sénégalaises et sur la Côte des Graines que s'effectuait ce chargement (Eltis 2013 : 28-53). Walter Hawthorne place même d'ailleurs la surproductivité agricole de la Sénégal au cœur même de la naissance de l'ère atlantique (Hawthorne 2003). Plus tard, avec l'avènement du commerce légitime, dans l'almamiat du Fouta Djallon

au 18<sup>ème</sup> siècle, de nombreux esclaves étaient parqués dans des villages et étaient exploités pour la production du riz avant d'être vendus (Rodney 1968 : 283). Ces villages d'esclaves ou *runde* ou *rumde* (pluriel *dumde*) étaient principalement constitués de non-musulmans, et leurs productions agricoles alimentaient à la fois l'aristocratie politique et religieuse, mais satisfaisaient également la demande en grains des bateaux négriers se préparant à la traversée de l'atlantique (Barry 1988 : 151). Notons au passage que le système d'exploitation des esclaves dans la production agricole n'est pas une spécificité du Fouta Djallon ; ce système a aussi été implémenté dans d'autres régions ouest-africaines et même en Afrique centrale. Ainsi au nord du Cameroun, dans l'Adamawa, des milliers de Kaka et Gbaya furent déplacés et installés dans des *dumde* autour de Ngaoundéré au cours du 19<sup>ème</sup> siècle (Bah 1993 : 74).

Si le développement du commerce à l'ère atlantique a principalement profité au pouvoir aristocratique, il a également profité à une nouvelle classe guerrière faite de captifs de la couronne. En l'absence d'armées commandées par des autorités centrales fortes, pouvant protéger la population, et face à des groupes de guerriers avides de s'enrichir, le reste de la population s'est retrouvée quasiment sans défense. Bien que ces populations soient intégrées dans les nouvelles royautes qui s'étaient formées, elles étaient plus ou moins à la merci de ces nouveaux seigneurs, d'où la nécessité de se protéger non seulement contre les groupes voisins mais aussi, et souvent, contre ses propres maîtres. Ce fut le cas des populations de la pointe du Cap-Vert. Dans ce contexte, la fortification devint véritablement une nécessité pour ces communautés villageoises. Pour Boubacar Barry, la quête permanente d'esclaves et de captifs durant cette période est manifestement à l'origine d'un état permanent de guerre dans toute la Sénégal à l'ère atlantique (Barry 1988 : 160-167).

#### 2.3.4. Au temps des révolutions musulmanes, djihads et résistances

Bien que l'islamisation des sociétés ouest-africaines soit un processus qui a commencé depuis le 11<sup>ème</sup> siècle, c'est surtout à partir du 17<sup>ème</sup> siècle qu'elle va s'accélérer à travers les révolutions musulmanes. En Sénégal, Boubacar Barry présente ces révolutions comme une réponse à la crise économique, politique et sociale que connaissent les nouvelles entités politiques qui ont émergé sous l'influence du commerce atlantique (Barry 1988 : 88). Elles sont nombreuses en Sénégal. Depuis celle de Nasr El-Din dans le dernier quart du 17<sup>ème</sup> siècle, jusqu'à celle de Mamadou Lamine Dramé à la fin du 19<sup>ème</sup> siècle, elles ont entraîné de nombreux changements à diverses échelles. Mouvement appelant à un renouveau dans les pratiques islamiques, nombre de révolutions musulmanes ont eu pour support des guerres saintes ou *djihad*. Au sein des sociétés déjà islamisées, le *djihad* invitait à un retour aux pratiques puritaines selon le coran, mais face aux sociétés animistes, le *djihad* exigeait la conversion